

## LES VIES PÉRDUES

Pourquoi êtes-vous restés ici tout  
le jour sans rien faire?  
(MATTH. XX, 6.)

Mes frères,

N'avez-vous jamais songé avec une profonde tristesse à tout ce qu'il y a sur la terre d'existences inutiles? N'avez-vous jamais réfléchi à ces milliers d'êtres qui laissent se perdre dans le néant leurs pensées, leurs affections, leur énergie, toutes ces forces que la frivolité dissipe comme le sable du désert absorbe l'eau que le ciel lui envoie? Ces êtres s'en vont, sans même se demander vers quel but ils marchent et pourquoi ils ont été placés ici-bas. Tandis qu'un saint Paul voit dans la vie humaine ce qu'il y a de plus solennel au monde, tan-

dis que, pour lui, les jours, les heures même ont une importance infinie, tandis qu'il sauve le temps, qu'il le « rachète, » et que, pour accomplir sa tâche, il le crée en quelque sorte à force de le bien employer, ces hommes dont je parle laissent écouler leur vie sans en comprendre même la valeur. A les voir suivré instinctivement leur destinée, à voir ces existences qui passent, et dans lesquelles pas une pensée, pas un acte n'a l'éternité pour objet, on se prend à douter de tout ce qui a été dit de grand sur l'âme humaine, sur ses aspirations, sur ses besoins infinis. Tout cela paraît hyperbolique et déclamatoire; on douterait même que ces êtres aient une âme, et lorsque après avoir fait leur temps sur la terre ils sont repris par la mort, on leur appliquerait volontiers cette parole de mon texte : « Pourquoi êtes-vous restés ainsi tout le jour sans rien faire? »

Soyons justes cependant. Beaucoup d'entre eux pourraient répondre comme les hommes de la parabole : « C'est que personne ne nous a loués. » Personne ne leur a montré le vrai but de la vie. Personne ne leur a dit pourquoi ils étaient ici-bas.

Cette excuse, mes frères, aucun de ceux qui m'écoutent ne pourra la présenter. Aucun de vous ne pourra se justifier d'avoir perdu sa vie en allé-

quant son ignorance. A quelque heure de notre existence que nous ayons été appelés, nous savons tous que Dieu nous réclame pour son service. Oublions donc les autres, ne songeons qu'à nous - mêmes. Voyons aujourd'hui si nous ne sommes pas de ceux qui laissent passer sans rien faire le temps qui leur est donné, et, pendant que nous parlerons des jours et des vies qui se perdent, fais, ô Dieu, que cette heure du moins ne soit point perdue!

Je pars d'un principe qui est à la base de tout l'Évangile : c'est qu'une vie qui ne se rapporte pas volontairement au service de Dieu est une vie inutile. Je dis *volontairement*, car, dans un sens général, toute vie se rapporte au service de Dieu, puisque Dieu dans son admirable sagesse tire le bien du mal, et fait servir à ses desseins, même les blasphèmes de ses ennemis, même les crimes des êtres dépravés, ce dont il nous a donné le plus saisissant exemple en sauvant l'humanité par la mort du Christ, c'est-à-dire par le plus odieux des crimes. Nul ne pensera cependant que Pilate, que Judas aient servi Dieu. Il s'agit donc ici d'un service volontaire, et c'est dans ce sens que j'affirme

que toute vie qui ne se rapporte pas au service de Dieu est une vie inutile. Au reste, je l'avoue, parmi ceux qui le servent, il y a bien des degrés : les uns le connaissent dans la plénitude de son amour et de sa sainteté, tel que Jésus-Christ nous l'a révélé; les autres le cherchent encore « comme à tâtons, » suivant l'expression de saint Paul, et, le connaissant à peine, ils s'efforcent du moins de le servir. Ils le servent en la personne de leurs frères « qu'ils voient, » comme le dit saint Jean, en attendant qu'ils connaissent le Dieu qui ne se voit point; ils nous rappellent ces païens dont parle encore saint Paul, qui, sans avoir la loi, tâchent d'accomplir les œuvres de la loi. Ces hommes-là, Dieu qui sonde les cœurs, les jugera selon sa justice. Lui seul sait quel sera leur sort éternel, mais, quelque faible que soit leur connaissance, si, du sein de leurs ténèbres, ils ont aspiré à servir Dieu, je n'ai point le droit de dire que leur vie ait été perdue et qu'ils soient restés ici-bas sans rien faire.

Mais quand, appuyés sur l'Évangile, nous affirmons qu'une vie qui, de près ou de loin, ne se rapporte point à Dieu, est perdue, je sais quelles protestations une telle idée soulève au milieu du monde. On nous montre des vies entièrement

étrangères à Dieu, et cependant actives, fécondes en services rendus à l'humanité, des vies qui laissent après elles une longue trace de lumière et de gloire, et l'on nous demande si nous osons les appeler inutiles.

Mes frères, je comprends cette objection, mais elle n'ébranle pas le principe que j'ai posé. Il est tout naturel que les hommes n'appellent point inutiles des existences qui ont été extérieurement bien remplies, car les hommes ne peuvent juger que du dehors; mais Dieu regarde au cœur; il juge une vie d'après le principe qui l'a dirigée, et dès lors son jugement n'est pas le nôtre. J'explique ma pensée par un ou deux exemples :

Voici un homme tel que vous le supposez, qui a tracé en passant un profond sillon sur la terre; c'est une intelligence qui a fait de grandes découvertes; c'est une énergique volonté qui a su atteindre de grands résultats. Nous qui jouissons des fruits de ses travaux, nous exaltons son nom, nous bénissons sa mémoire. Mais je suppose que cette vie si bien remplie n'ait eu d'autre mobile que l'intérêt personnel, que la soif égoïste de sa propre gloire. Aux yeux de Dieu, cette vie est inutile. Elle a, selon la sévère parole de Jésus, elle a déjà

« trouvé sa récompense sur la terre, » mais elle est perdue pour le ciel.

Je vais plus loin et je prends un exemple extrême; puisse-t-il ne jamais se réaliser! Voici un apôtre de l'Évangile, un prédicateur de la vérité, qui, ayant reçu de Dieu et l'intelligence qui comprend les vérités divines, et la parole qui les traduit, et la chaleur qui les communique, exerce sur les hommes de sa génération une de ces influences puissantes qui créent un mouvement religieux. Qui donc oserait appeler inutile une pareille existence? Nous la conservons pieusement dans nos souvenirs, nous la bénissons; mais je suppose que cet homme, en servant Dieu, n'ait servi que sa propre gloire; en défendant les intérêts de Jésus-Christ, n'ait cherché que ses propres intérêts. Aux yeux de Dieu, sa vie a été, pour lui-même, inutile. En sauvant les autres, il a perdu son âme. Il est du nombre de ceux qui diront au dernier jour : « Seigneur, n'avons-nous pas prêché en ton nom? N'avons-nous pas fait des miracles en ton nom? » et auxquels il sera répondu : « Retirez-vous de moi. Je ne vous ai jamais connus. »

Maintenant, choisissons un exemple opposé. Voici un pauvre manœuvre, dont la vie a été absorbée par un travail écrasant.....; mais non! Cet

exemple n'en dirait pas assez..... Voici un infirme, cloué pendant toute une vie sur un lit de douleur. Que peut-il faire ici-bas? Rien, absolument rien. Tout lui manque, l'énergie, les forces, les ressources. Ainsi s'écoulera sa vie monotone, ainsi pour lui les jours succéderont aux jours, jusqu'au moment où, sans qu'un ami accompagne sa dépouille, il ira rejoindre dans la fosse commune tant d'êtres aussi vite oubliés que lui..... Que restera-t-il de cette vie? Pas une œuvre apparente, pas un service visible rendu à l'humanité. Voilà ce qui s'appelle une existence manquée, une existence inutile et perdue..... Eh bien! si dans l'âme de cet homme l'amour de Dieu a été le sentiment inspirateur, si c'est en obéissant à Dieu qu'il a souffert, si son cœur, seul vivant dans son corps délabré, a été rempli d'amour et de foi, cette vie pèsera davantage dans la balance du juste juge que celles qui ont fait le plus de bruit sur la terre, mais dont l'égoïsme a été le principe dominant.

Voilà, mes frères, comment il faut estimer la vie humaine; non d'après ses actes extérieurs seulement, mais d'après le principe qui la dirige. Or, ce principe, Dieu seul le connaît; loin de nous donc la pensée de juger ici les autres! Encore une fois, ne regardons qu'à nous-mêmes.

Mais, nous montrer ainsi le vrai but de notre vie, n'est-ce pas vous en montrer en même temps la grandeur? Qu'elle est grande, cette vie dont Dieu lui-même est l'objet, qu'elle est grande pour les plus pauvres, pour les plus chétifs, pour les plus déshérités! Ah! laissez les mondains la consumer et la perdre dans d'indignes frivolités, laissez-les, suivant leur expression criminelle, *tuer* le temps que la bonté de Dieu leur dispense. Vous, mon frère, vous ne le pouvez pas, vous savez ce qu'est la vie humaine, vous savez que le service de Dieu en est le but; pour vous elle a une solennelle importance; vous avez appris de l'Écriture qu'elle est un temps d'épreuve, le temps où l'on répand les semailles dont la moisson sera recueillie au jour éternel..... A cet enseignement sublime, votre conscience a répondu, et rien d'inférieur ne pourrait la satisfaire..... Et ce n'est pas votre conscience seule qui vous dit ce que vaut votre vie. Vous le savez, depuis que le Fils de Dieu lui-même l'a honorée en la revêtant, depuis qu'en montrant ce qu'elle peut être, il lui a donné une divine grandeur..... Vous le savez depuis qu'en mourant pour vous sur la croix, il vous a montré quel prix Dieu attache à votre âme..... Vous le savez, et ce nom même de racheté de Dieu que vous por-



tez vous le rappelle avec une incomparable puissance. Vous le savez, car vous avez compris que vous êtes appelé, ô magnifique destinée, à devenir ouvrier avec Dieu. Eh bien ! cette vie que l'Évangile a faite si noble et si sublime, qu'en faites-vous ? Telle est la question que Dieu, par ma bouche, vous adresse aujourd'hui.

Hélas ! au moment où je vous la présente, un contraste douloureux, ironique, saisit mon esprit. Je viens de rappeler la beauté, la grandeur de la vie telle que l'Évangile nous l'a faite, et je la compare involontairement à celle de plusieurs de ceux qui m'écoutent. Répondez-moi donc ! Où est-elle, la beauté de ces existences que la frivolité remplit du matin jusqu'au soir, et que signifie la valeur du temps pour ceux qui le dissipent dans ce qui n'est que vanité ?

Je sais ce que l'on nous répond. On nous dit qu'il est impossible de se placer toujours en présence du but sérieux de la vie, qu'il faut à l'âme des jours de détente et de délassement, que d'ailleurs on habite un monde avec lequel on ne peut rompre et qui impose, bon gré, malgré, ses obligations. — Oui, l'on parle toujours des obligations

du monde, et l'on semble oublier que les premières obligations sont envers Dieu. Il ne s'agit, dit-on, que de délassements innocents. Des délassements ! Eh ! n'est-il pas certain, au contraire, que la mondanité envahit tout, tellement que Dieu finit par ne plus trouver de place dans la vie ? Des délassements ! Eh ! qui ne voit que la vie mondaine est comme ces gouffres du livre des Proverbes qui crient toujours « encore, encore » jusqu'à ce qu'ils aient tout dévoré ! Songez donc aux heures qu'elle vous demande, non pas seulement à vos heures de fête, mais à celles qui les précèdent, à ces heures consacrées, par exemple, au choix d'une toilette, et à l'effet que l'on veut produire... Songez à ces heures qui les suivent, à cet étourdissement qui laisse l'âme longtemps fatiguée, à ces rêves qui la troublent et l'égarerent. Ainsi vont les journées..., ainsi le temps se consume avec une effrayante rapidité, et l'on se demande avec effroi ce qui en restera pour Dieu. Je me trompe, il y a les œuvres pieuses. Les œuvres pieuses ! Est-ce ainsi que vous les appelez ? Oui, je vois bien des œuvres dont le but est de soulager les pauvres, d'instruire les ignorants, de sauver les âmes, je vois qu'on s'y empresse, je vois que la mode y porte, mais j'y cherche en vain la part

de Dieu. Où est-elle par exemple dans ces ventes de charité transformées parfois en vrais spectacles, où l'on vient rivaliser d'élégance, et où toutes les petites passions du monde semblent se donner rendez-vous?... Où est-elle, cette part, dans ces journées commencées si tard, et auxquelles manquent les pures et douces influences de la prière matinale, dans ces journées sans lectures sérieuses, sans recueillement? Où est-elle dans ces dimanches profanés? Où est-elle, hélas! jusque dans l'heure du culte où l'on apporte une attention partagée, et où l'on sent souvent ses yeux se fermer de fatigue, parce que l'on a dansé jusqu'au matin?

Cé sont là, me direz-vous, des exemples extrêmes. Admettons-le, si vous le voulez, et consolons-nous en pensant que, me méprenant sur le compte de ceux qui m'écoutent, je viens de tracer des tableaux imaginaires. Cela suffira-t-il à nous rassurer? Non, mes frères, on peut condamner plus fortement que je ne le fais la dissipation bruyante, l'envahissement extrême de l'agitation mondaine et n'en perdre pas moins sa vie dans la frivolité. Il y a en effet une frivolité que j'appellerai sérieuse, faute d'un autre nom, et qui règne sou-

vent dans des cercles où l'on condamne de bien haut une dissipation trop choquante.

Vous appartenez à une société dont le ton général est sérieux ; aucun scandale n'en trouble l'allure habituelle ; tout, jusqu'aux plaisirs, y est honnête, modéré, rangé. Et cependant, si l'on vous demandait à quoi se passent vos journées, vous seriez bien embarrassés de répondre. Songez à toutes ces relations honorables mais superficielles, à ces visites données et reçues, à ces conversations où ne s'échange pas un mot qui aille jusqu'à l'âme, à ces lectures sans plan et sans but qui ne vous laissent ni une lumière pour l'esprit, ni une féconde émotion pour l'âme. Un semblable milieu, pensez-vous, est fort innocent. On ne s'y perd pas, j'en conviens, mais direz-vous qu'on y connaît la vraie vie ? Ne vous arrive-t-il pas insensiblement, faute d'une inspiration supérieure qui vous porte à aimer, à vous dévouer, au risque de souffrir, de laisser votre âme envahie par d'insignifiantes occupations, par de petites habitudes, par de petits plaisirs, par des relations de pure étiquette qui l'amoindrissent et la dissipent à l'infini ? Connaissez-vous quelque chose de plus tyrannique que cette laborieuse oisiveté ? Y a-t-il au monde une vocation qui consomme autant d'heures et pro-

duise moins de résultats? et vous étonnez-vous que des âmes égarées, mais ardentes, voulant *vivre* à tout prix, secouent le joug de cette lourde et morne servitude?

Une réflexion ici devrait nous trapper. L'immense masse de nos semblables est condamnée au travail manuel le plus intense et le plus écrasant. Une petite minorité a reçu de Dieu la fortune, et avec la fortune le loisir. C'est à cette minorité qu'appartiennent beaucoup de ceux qui m'écoutent. Eh bien ! croyez-vous que ce loisir ne vous impose point les plus sérieuses obligations, croyez-vous qu'il vous soit permis de le dissiper? N'êtes-vous pas appelés en quelque sorte à penser pour ceux qui, au-dessous de vous, n'ont pas le temps de penser, à vous occuper de leurs intérêts supérieurs auxquels ils donnent à peine quelques moments d'attention? Quand on parle, comme on le fait volontiers aujourd'hui, des classes ouvrières et de leurs souffrances, j'entends souvent accuser hautement leur imprévoyance, leurs préjugés, leurs haines pour les classes qui les dominent. On gémit sur leur état, on leur souhaite plus d'instruction, plus de moralité, plus de religion surtout; on leur prêche la vie de famille, le bonheur d'un

foyer paisible, et les joies innocentes des affections partagées. Je n'examine pas si ces accusations, si ces leçons ne pourraient pas être retournées de bas en haut et renvoyées avec une énergie et sombre colère à ceux-là même qui les prodiguent et qui leur donnent souvent par leur vie le plus scandaleux démenti... Non, j'accepte ces faits, et je me demande comment cette réforme des classes ouvrières pourra s'accomplir. En laisserez-vous le soin à ceux que le travail écrase ? Ou bien, appellerez-vous à cette œuvre ces agitateurs, ces ambitieux qui ne font ressortir les plaies du peuple et ses souffrances que pour faire montre de philanthropie, et parvenir rapidement à la popularité ?... Mais, cette œuvre, c'est la vôtre. Le loisir que Dieu vous fait vous impose des devoirs sacrés envers ceux auxquels le loisir manque. Vous voilà donc enrôlés d'avance, par l'ordre de Dieu, dans toutes les causes grandes, nobles et généreuses. Eh bien ! cet appel, comment y répondez-vous ?

Je ne connais pas votre vie, mais je n'ai qu'à jeter les yeux autour de moi pour constater avec douleur que ce sont ceux qui ont le plus de loisir qui se plaignent le plus de manquer de temps. Et pourquoi ? Parce que l'âme, lorsqu'elle n'est plus sollicitée par des devoirs pressants, impérieux,

s'adonne à ses goûts favoris, et se crée ainsi des occupations, des habitudes tyranniques qui l'enlacent peu à peu dans un inextricable réseau.

Suivez-le, cet homme de loisir, vous le verrez rêver toute une journée, à quoi donc? à ces nobles travaux dont je vous parlais? ... Non! à un tableau, à un meuble curieux, à quelque pièce rare qui manque à ses collections, à un embellissement qu'il veut faire dans sa demeure, à quelque fantaisie qu'il veut depuis longtemps s'accorder!!! Voilà ses grandes pensées! Pour les réaliser, vous le verrez se déplacer, faire des démarches, mener une vie affairée, tellement affairée, hélas! que c'est à peine si nous pourrions obtenir de lui une entrevue pour lui parler d'une œuvre en souffrance et d'un malheureux manquant de pain... Ainsi s'en vont des jours, des années, et, parce que cette existence est extérieurement irréprochable, on ne veut pas que nous l'appelions une vie perdue, inutile et à Dieu et à l'humanité!

Vous vous croyez, mon frère, bien à l'abri de ce reproche, et vous laissez tomber un regard de pitié sur ces pauvres victimes de l'oisiveté. Ce n'est pas vous que l'on accusera de dissiper votre vie. Le travail l'envahit du matin jusqu'au soir. Au-

cune distraction ne vous en écarte..... Jour après jour vous retrouve à l'œuvre. Le regard fixé sur un but à atteindre, sur une grande fortune à acquérir, sur un rôle important à jouer, vous y tendez avec une ardeur que rien n'abat et que les années mêmes semblent rendre plus opiniâtre encore. Toutes les autres préoccupations s'effacent pour vous devant celle-là. Tant de persévérance et d'habileté ont porté leurs fruits. Le succès vous encourage. Qui nous dira la joie sourde dont votre cœur est saisi par moments quand vous voyez vos affaires réussir, votre fortune grandir, votre crédit s'étendre.... Voilà une vie utile.... Qui oserait vous dire qu'elle a été perdue?... Mon frère, c'est Dieu lui-même qui vous le dira au dernier jour si vous continuez à lui refuser, dans cette vie, sa place qui doit être la première... C'est Dieu qui vous dira comme le Maître de la parabole : « Pourquoi es-tu resté ainsi tout le jour sans rien faire? » et vraiment vous n'avez rien fait tant que vous n'avez songé qu'à vous-mêmes, tant que ce n'est pas Dieu que vous avez servi.

Mais, comment servir Dieu, me répondra-t-on, dans une vocation absorbante qui n'a rien de religieux, et dont tous les travaux ne se rapportent qu'à



la terre? Mes frères, je l'ai dit: Dieu regarde au cœur, à l'intention qui lui consacre une vie, et si vous la lui consacrez vraiment, cette vie ne sera jamais perdue, lors même que rien dans votre activité ne se rapporterait visiblement à son service. Ce que Dieu vous demande, ce n'est pas de quitter votre vocation, c'est d'en accomplir fidèlement les devoirs. Il y a, il est vrai, certaines vocations que l'on ne doit absolument pas accepter, parce que la conscience devrait s'y plier à des intrigues ou à des mensonges, il y a telles associations qu'un chrétien ne peut pas subir. Alors, il faut, coûte que coûte, sauver son âme, s'arracher à ce joug, dût-on souffrir, dût-on y laisser ce qu'on a de plus précieux. Mais, c'est là l'exception. Il est bien peu de carrières où l'on ne puisse point servir Dieu. Soyez donc ce que vous êtes, homme d'Etat, magistrat, marchand, artiste, ouvrier, domestique, et dans chacune de ces vocations, soyez chrétien; dans chacune, vous pouvez par votre intégrité, votre droiture et votre esprit de justice, montrer le principe qui dirige votre vie. Que si, par la multiplicité de leurs devoirs, ces vocations devaient vous absorber tout entier, et ne vous laisser point de temps pour des œuvres directement religieuses, vous pourriez cependant arriver

au terme de votre carrière en sentant que votre existence n'a point été perdue..., mais n'est-ce pas là supposer l'impossible?

Est-il donc vrai que vous ne puissiez jamais travailler directement pour Dieu? Est-il vrai que votre vie active soit à ce point absorbante que pas un moment n'en puisse être consacré aux intérêts du règne de Dieu, au soulagement de ceux qui souffrent, à cette œuvre immense de relèvement et de salut dont l'Eglise est chargée? Si vraiment vous aimez Dieu, ne désirerez-vous pas le retrouver, d'autant plus que vos occupations de chaque jour lui sont forcément étrangères? Ah! gardons-nous ici des fausses excuses. Gardons-nous de dire que le temps nous manque quand nous savons si bien en trouver pour le plaisir et peut-être pour le péché. Le temps, on l'a dit, ne se compose pas seulement d'heures et de minutes, mais d'amour et de volonté. Qui aime beaucoup sait beaucoup agir.

J'en viens maintenant à ceux de mes auditeurs dont la vie est visiblement engagée au service de Dieu. Ils ne pourraient se reconnaître dans aucune des situations que je viens de dépeindre. L'extrême dissipation de la mondanité

leur paraît criminelle, la frivolité d'une existence tout extérieure leur répugne, et, depuis longtemps leur conscience réveillée leur dit que c'est Dieu qu'ils doivent servir avant tout. Vous les voyez, en effet, enrôlés sous le drapeau des œuvres chrétiennes; mais s'enrôler, ce n'est pas encore agir. L'oisiveté, la langueur peuvent se retrouver sous une pieuse apparence, et une vie d'une teneur religieuse peut s'écouler sans rien laisser après elle. Vous étonnerai-je, mes frères, en vous disant que de tous les maîtres, Dieu est celui qu'on sert avec le plus de mollesse et d'irrésolution? Je me demande s'il y a une entreprise mondaine qui pourrait, je ne dis pas progresser, mais subsister, quand elle serait conduite avec l'inconsistance et le peu de suite que nous apportons au service de Dieu. Avez-vous observé la facilité avec laquelle nous nous plaignons des moindres contrariétés, des plus légers sacrifices que notre vocation de chrétiens nous demande? Avez-vous compté tous les moments que nous consomons à parler de notre vie affairée, toutes les heures qu'absorbent des entretiens dont quelques paroles pieuses, qui s'y glissent ici et là par acquit de conscience, ne peuvent pas corriger l'incurable frivolité? Au terme de bien des journées fort remplies, en appa-

rence, n'avons-nous pas eu le sentiment que notre force s'était exhalée en vaines paroles, et que « pas une vertu n'était sortie de nous <sup>1</sup> ? » N'avons-nous pas été effrayés surtout de voir avec quelle habileté, ou plutôt avec quelle ruse nous endormons notre conscience par de vaines résolutions d'agir ? « Demain, disons-nous, demain ! » et le lendemain nous retrouve plus irrésolus, plus faibles que jamais. Ah ! quand je contemple le Fils de l'homme, dans cette étonnante carrière de trois années, d'où est sortie la régénération du monde, je suis frappé de l'importance solennelle qu'il attache, lui, dont le regard embrasse si souvent les siècles, aux jours et aux heures qui lui sont donnés pour agir ici-bas. Voyez comment, en avançant vers le but, il se rappelle que le temps est court, que la journée va finir, que la nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler <sup>2</sup>. Ainsi lui apparaît sa vie, et voilà pourquoi chacune des heures qui l'ont composée a pesé plus que des milliers d'existences dans l'histoire de l'humanité.

Mais, en vous prêchant ainsi la valeur de la vie

<sup>1</sup> Luc VIII, 46.

<sup>2</sup> Voir en particulier, Jean IX, 4, et XI, 9.

et la nécessité d'agir, je me demande avec inquiétude si vous n'allez pas croire que je vous appelle avant tout à une activité extérieure et visible. Rien ne serait plus éloigné de ma pensée. Non, la vie ne peut pas se mesurer à une somme d'œuvres accomplies dans un temps donné ; non la religion la plus spiritualiste qu'il y ait au monde n'est pas venue nous soumettre au joug d'un utilitarisme grossier. L'important, l'essentiel, c'est que *l'âme agisse*, et si l'âme n'agit pas, toutes les œuvres extérieures peuvent être inutiles. Que dis-je ? Il y a des moments où l'activité au dehors peut être un piège et un étourdissement. Que faut-il faire alors ? Il faut fuir, il faut se recueillir, il faut suivre Jésus, quittant la foule et ses disciples eux-mêmes pour monter sur la montagne et prier. Ne vous y trompez pas ! cesser ainsi d'agir, c'est agir plus réellement que jamais. Aussi ne les jugez pas, je vous prie, ces chrétiens qui refusent peut-être d'unir leurs efforts extérieurs aux vôtres et qui ne travaillent pas de la même manière. Qui sait si pour eux l'heure du recueillement n'a pas sonné ? Qui sait si, loin de vous, ils ne feront pas plus de bien qu'avec vous ? Qu'importe de quelle manière ils agissent, pourvu qu'ils soient avec le Seigneur ?

Ah! l'activité extérieure, les réunions multipliées, les associations nombreuses, les œuvres proclamées, n'y avons-nous pas mis trop de confiance? Et, après avoir épuisé nos forces dans ces œuvres collectives, n'avons-nous pas souvent entendu la voix du Seigneur qui nous disait : « Pourquoi êtes-vous restés tout le jour sans rien faire? » Pourquoi? hélas! Parce que nul n'agissait en réalité. Parce que nul ne faisait de ces œuvres son œuvre, parce que nul n'y apportait son cœur tout entier. Nous pensions nous être fortifiés, en associant dix ou vingt volontés pour atteindre un but, et nous n'avions fait qu'associer nos faiblesses, nos lâchetés morales. Ce n'est pas en se rapprochant qu'elles ont pu se transformer en forces vives, en amour, en sainte énergie!

Prenons donc garde de nous étourdir par un vain bruit de vie, et rappelons-nous ce fils de la parabole qui avait dit à son père : « J'irai travailler dans ta vigne, » et que son père n'y trouva point.

J'ai dit comment nous perdons le temps que Dieu nous donne; il me reste à montrer quelles sont les conséquences de cette inaction.

La première, la plus directe, c'est l'affaiblissement de la foi. Il y a un caractère qui a dû vous frapper dans l'Évangile, c'est que Dieu n'a pas voulu démontrer la vérité religieuse par des preuves de l'ordre intellectuel. Jamais le raisonnement seul ne conduira à la foi. Il y faut autre chose, il y faut une activité de l'âme. « *Faites* la volonté de Dieu et vous connaîtrez que ma doctrine est de Dieu, » a dit Jésus-Christ. Cela est si évident que si l'on dit avec raison que pour agir il faut croire, on peut dire avec la même force que pour croire il faut agir... Oui, servez Dieu dans l'humilité, dans la sainteté, dans l'amour, servez-le, et je vous défie de ne pas sentir votre foi en lui fortifiée... Quelles sont les époques de grande foi? Celles où l'Église a agi, et surtout celles où elle a souffert... Quand l'incrédulité l'a-t-elle envahie? Dans l'âge de la prospérité, lorsqu'elle s'est établie complaisamment sur la terre, lorsqu'elle a négligé sa mission sublime. Ce qui est vrai de l'Église, est vrai des individus... Laissez-vous gagner à la mollesse, au courant du bien-être et de la vie mondaine; un jour vous chercherez avec effroi dans les ténèbres votre foi qui aura disparu.

A cette première conséquence s'en joint une autre: moins nous agissons, moins nous devenons capables d'agir. Notre âme est comme suspendue entre deux forces opposées, dont chacune aspire à l'envahir et à la dominer: l'égoïsme et la charité; il faut qu'elle se donne ou à l'un ou à l'autre; entre ces deux partis, elle n'a pas où s'arrêter. Mais pour aller vers la charité, il faut agir et monter; pour aller vers l'égoïsme, il n'y a qu'à se laisser descendre, d'où il résulte qu'en cessant d'agir, notre âme descend à grand pas vers l'égoïsme. Cela vous explique pourquoi l'inaction du chrétien est non-seulement coupable, mais corruptrice et funeste à sa propre âme, et comment la première punition de quiconque ne sert pas Dieu est de pouvoir toujours moins le servir; car, de même que, dans le monde physique, la vitesse d'un corps qui tombe s'accélère à mesure qu'il descend, de même aussi l'âme à mesure qu'elle descend vers l'égoïsme suit cette effrayante progression.

Ainsi, l'obéissance lui devient toujours plus difficile, les sacrifices toujours plus impossibles; le moindre de ses intérêts lui coûte à céder; « chacune de ses aises, chacune de ses habitudes lui



devient alors sacrée<sup>1</sup>; » la volonté de Dieu seule ne l'est plus..... Ainsi, comme un arbre que le gel a surpris, se dessèchent et languissent des vies qui semblaient si riches d'avenir; puis finalement l'âge vient, l'âge qui achève de glacer ce cœur que l'amour de Dieu ne réchauffe plus, et nous avons le navrant spectacle d'une vieillese égoïste et d'une âme endurcie.

Vous n'en viendrez pas là, mes frères. Un tel avenir vous effraye, Dieu vous l'épargnera; toutefois, songez bien à ceci, c'est qu'en supposant même que vous puissiez réparer par votre activité future votre inaction passée, vous en sentirez toujours les effets. Rappelons-nous que chaque heure de notre vie a ses devoirs qui ne sont pas ceux de l'heure qui précède ni ceux de l'heure qui suit. Vous sentirez toujours ce que c'est que d'avoir négligé les premiers. De même que, lorsqu'on a dissipé les années de ses études, on a beau réparer par une application hâtive le temps perdu, il reste cependant toujours des points essentiels, où l'on se sent faible, où toute fondation manque et qu'il est désormais impossible

<sup>1</sup> Vinet.

d'acquérir, de même, dans la vie chrétienne, l'activité présente la plus intense ne peut pas réparer les conséquences de l'inaction passée. Vous avez refusé de courber votre tête sous le joug de Dieu au temps de votre jeunesse, vous saurez plus tard ce qu'il en coûte de briser en frémissant des habitudes invétérées; vous n'avez pas voulu dompter votre chair ou votre orgueil quand cette soumission eût été facile, vous apprendrez par des luttes obstinées et de honteuses défaites tout ce qu'il y a de vie opiniâtre dans ces ennemis trop longtemps épargnés; vous n'avez pas voulu vous sevrer à temps de l'approbation du monde et de la délicieuse jouissance de l'amour propre flatté, eh bien ! au jour où il vous faudra, à la face des hommes, rendre témoignage à la vérité et proclamer une généreuse indépendance, on vous verra faible, indécis, recourant peut-être à de lâches compromis. Vous avez, au temps où cela vous était possible, négligé d'affermir votre foi par cette constante communion avec la parole divine, par cette étude attentive, qui, seule, nous en révèle l'intime vérité, le pourrez-vous, sous le feu d'une critique hostile et engagé dans l'activité dévorante de la vie ? Qui sent mieux cette redoutable conséquence que le pasteur auquel Dieu a confié

le soin d'éclairer, d'affermir les autres!..... Je suppose que pendant des années il ait négligé d'agir, d'agir en étudiant avec soin la vérité qu'il prêchait, en pénétrant les objections de ses adversaires, en éclairant, en affermissant les âmes que Dieu lui confiait..., d'agir surtout en intercédant pour elles. Tout à coup, voici sa conscience qui s'éveille. L'incrédulité a envahi son troupeau. Elle vient hardie, instruite, superbe. Lui, effrayé, gémit. Il veut agir. Il agit, hélas! sincèrement, mais c'est alors qu'il comprend qu'on n'improvise pas un nouveau ministère, et qu'on n'acquiert pas en un jour ce que le lent et patient travail des années pouvait seul donner. C'est alors qu'il voit que les appels les plus pressants et l'activité la plus fiévreuse ne sont rien auprès d'une fidélité continue. C'est alors que se sentant incapable de défendre avec puissance et d'une manière éclairée cette vérité qu'il aime et pour laquelle il voudrait donner sa vie, il s'écrie avec douleur : « Pourquoi suis-je resté tout le jour sans rien faire? »

Sans rien faire! Ah! mes frères, si l'inaction du chrétien est à ce point nuisible à sa propre âme, combien elle nous paraît coupable quand nous songeons à l'état du monde au milieu duquel il

est placé. Fussions-nous entourés d'anges, nous devrions agir encore pour témoigner à Dieu notre amour. Or, où sommes-nous? Dans un monde où Dieu est oublié, méconnu, dans un monde où l'on souffre, dans un monde où l'on se perd. Ces deux forces ennemies, l'égoïsme et la charité, sont aux prises dans le monde comme dans votre propre cœur. Quiconque n'agit pas pour le bien, agit par cela même pour le mal..... La faiblesse des bons fait plus de mal dans ce monde que la perversité des méchants. Les hommes qui veulent froidement et résolûment le mal sont rares, mais ce qui leur donne l'apparence de la force et bientôt la force elle-même c'est la connivence des lâches, c'est l'assentiment apparent de ceux qui redoutent la lutte. Comme ces pierres qui en roulant du sommet des Alpes entraînent des rochers avec elles, et produisent bientôt une formidable avalanche à laquelle rien ne résiste, le mal souvent faible au début grossit et se fortifie par nos inactions et nos lâchetés..... Qui nous dira jusqu'où va ici notre responsabilité? Cette âme qui s'égaré sous nos yeux, que lui a-t-il manqué? Une parole qu'à un certain jour nous devons prononcer. Cette autre, qu'est-ce qui l'a irritée et scandalisée? Notre apathie morale, notre peu d'empressement

à agir, notre paresse enfin. Calculez toutes ces conséquences si vous le pouvez..... Je vous défie de n'être pas épouvantés. Hélas ! ces douleurs, ces iniquités, ces crimes qui nous attristent, retombent sur nous en quelque mesure. Il fallait agir, et nous sommes restés inactifs ; il fallait résister, et nous n'avons eu ni une ferme parole, ni une énergique attitude....., et nous avons perdu nos forces et notre âme en de misérables frivolités..... Ah ! quand je vois notre torpeur et notre stupide insouciance en présence du mal qui nous entoure de toutes parts, je me rappelle les apôtres endormis en Gethsémané, je me rappelle cette parole déchirante de l'homme de douleurs : « N'avez-vous pu veiller une heure avec moi ? »

Et ici encore, ne vous rassurez pas en disant que votre activité présente va tout réparer. Ah ! sans doute, vous allez, avertis par le remords, songer à ceux qui souffrent et qui se perdent à côté de vous. Vous allez agir, et les occasions de vous dévouer vont vous étonner par leur nombre. Mais tout ce que vous ferez aujourd'hui n'effacera pas votre inaction dans le passé. Il est beau de combattre une injustice présente, mais votre courage ne fera pas disparaître une iniquité que vous avez laissé

grandir autrefois. Il est doux de secourir une misère qui vous attriste, mais le pain que vous lui jetez ne rassasiera pas ces malheureux à côté desquels vous avez passé sans les voir. Ah ! la douloureuse pensée ! Vouloir agir et ne le pouvoir plus ! Etendre sa main vers ce passé qui nous échappe et sur lequel nous n'avons plus de prise. Se rappeler ces âmes qu'on a égarées, ces malheureux qu'on a renvoyés désolés, désespérés peut-être, ces souffrances qui sont venues en vain frapper à la porte de nos cœurs !... Et qu'est-ce donc, quand la mort elle-même vient nous séparer de ceux auxquels nous avons refusé notre amour. Ah ! les morts sont inexorables !... Oui, le peuple a raison, les morts reviennent. Ils reviennent vers ceux qui les ont négligés, ils reviennent et leur voix menaçante accuse notre lâcheté. Ils reviennent et nous disent : « Pourquoi n'avez-vous point agi au jour où vous pouviez nous avertir ? Pourquoi votre bouche est-elle restée silencieuse ? Pourquoi vous avons-nous en vain demandé votre amour ? » O images chères, mais terribles, images de ceux que nous avons négligés, effrayez-nous à salut, apprenez-nous ce qu'il faut faire du temps que Dieu nous laisse encore en réserve.

Il est temps d'achever, mes frères, mais surtout, il est temps de tourner nos regards vers Celui qui seul peut tout pardonner et tout réparer. Si nous avons gémi sur nos vies inutiles, il est temps de nous dire que le Dieu de l'Évangile est un Dieu de grâce, de relèvement, qui convertit et qui régénère. C'est assez gémir; il est temps d'espérer. Et pourquoi ne vous dirais-je pas, en terminant, la pensée qui me saisit quand je contemple cette assemblée? Qui sommes-nous ici? Quelques centaines d'âmes. Or, savez-vous tout ce qu'il y a peut-être parmi nous de forces jusqu'ici dissipées : intelligence, énergie morale, amour, dévouement? Savez-vous ce que pourraient devenir ces semences précieuses et quelle moisson magnifique pourrait en sortir? Oui, si cet appel pouvait être entendu, si ces âmes pouvaient être touchées!.....

Qui sait, par exemple, ô vous qui m'écoutez, le grand avenir que Dieu vous réserverait, si votre vie tristement consumée par de médiocres préoccupations et d'égoïstes plaisirs pouvait enfin prendre son essor vers un but sublime! Qui sait, ô ma jeune sœur, tous les trésors de tendresse et de sympathie, de relèvement et de consolation qui sortiraient de votre cœur que le souffle du monde menace de dessécher toujours plus! Qui

sait, ô mon frère, le bien qu'il vous serait donné d'accomplir, si, ferme et fidèle dans l'humble position qui vous est faite, vous concentriez sur une œuvre de justice ou de charité ces puissances de votre âme qui vont se perdre dans le vide! Ah! quand vous seriez un ouvrier de la onzième heure, resté jusqu'ici sans rien faire, il en serait temps encore, et dans votre âme presque éteinte tout pourrait renaître sous le regard de Dieu.

Qui sait enfin tout ce qui pourrait sortir de cette assemblée! Qui nous dira ce qu'un souffle de printemps peut faire germer et grandir sur le sol le plus ingrat et le plus stérile! Qui peut prévoir toutes les forces, toutes les bénédictions, toutes les puissances de vie et de salut que vous pourriez produire? Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Pourquoi, quand Dieu veut agir, resterions-nous sans rien faire? A l'œuvre, mes frères, il en est temps..... Et Toi dont le souffle fait fleurir le désert, Toi qui t'es appelé la résurrection et la vie, répands sur nous l'Esprit qui renouvelle, et que nul ici ne résiste à ton influence! Amen.